

INTRODUCTION

V. L. Saulnier lecteur des lettres de Guillaume Budé et de Marguerite de Navarre

Frank LESTRINGANT

Dans sa préface au *Pantagruel*, publiée en 1962, V. L. Saulnier évoque l'après-midi du mercredi 4 février 1517, lorsque Guillaume Budé, quittant son faubourg de Saint-Nicolas-des-Champs, passe la Seine en flâneur et remonte une rue Saint-Jacques moins rectiligne et plus animée qu'aujourd'hui. « Lui qui se tuait de travail dans son cabinet d'érudit, il s'était pour une fois donné congé : on rôderait quelques heures dans les boutiques des libraires¹. » Bien qu'il ne fût Parisien que d'adoption, V. L. Saulnier ressemblait à ce Guillaume Budé qu'il a peint à son image : grand travailleur et amateur de livres, aimant à flâner sur cet axe nord-sud qui traverse le vieux Paris, pour suivre au sud la route du pèlerinage et la voie des étoiles. Mais alors que Budé habitait sur la rive droite, au nord, et qu'il devait, pour rejoindre le quartier Latin, parcourir la grande rue Saint-Martin, passer le pont Notre-Dame et le Petit-Pont, avant de s'engager dans la rue Saint-Jacques, toute une expédition par temps de neige ou de pluie, le professeur de la Sorbonne n'avait quant à lui qu'à descendre des proches hauteurs du faubourg Saint-Jacques, à l'ombre quasiment de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, pour gagner à pied la salle de cours ou l'amphithéâtre ou encore les librairies anciennes des pentes de la montagne Sainte-Geneviève. La topographie est précise et presque inchangée, malgré les percées haussmanniennes — que le promeneur évite soigneusement, dès lors qu'il a quitté son domicile situé sur l'une d'entre elles, l'oblique et raide rue Gay-Lussac, qui fait barrage au soleil et offre du moins aux rayonnages de livres l'ombre propice. De sorte que par magie l'intervalle des siècles se trouve aboli et que la promenade dans l'espace est aussi une promenade dans le temps, quatre siècles et demi en arrière.

La scène s'immobilise bientôt dans une boutique de libraire, celle de Jean Petit, libraire juré de l'Université, à l'enseigne de la fleur de lys d'or, près de l'hospice des Mathurins, « à la hauteur de notre rue du Sommerard »,

¹ V. L. Saulnier, « Érasme et les géants », préface à Rabelais, *Pantagruel*, Paris, Club du meilleur livre, 1962, « L'Astrée », p. I. Repris dans V. L. Saulnier, *Rabelais. I. Rabelais dans son enquête*, Paris, CDU-SEDES, 1983, p. 78. C'est le numéro 158 de la bibliographie des travaux de V.-L. Saulnier établie par Jean Céard, *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*, 8, 1990, p. 5-26.

c'est-à-dire à deux pas de la Sorbonne. « En ce bon coin », écrit le préfacier. L'échoppe pleine de livres est un refuge contre le temps et la barbarie, lieu d'élection des vrais savants et des âmes pacifiques, éprises de gai savoir et de liberté intérieure, loin du monde et des déceptions du présent. C'est « ce bon coin » tapissé de livres et fleurant le cuir et l'encre fraîche qui sert tout naturellement de théâtre à la rencontre de Budé avec Guillaume Petit, un simple homonyme du libraire, qui se trouve être le confesseur du roi et, comme l'appelle V. L. Saulnier avec une pointe d'emphase, « l'honneur de l'ordre dominicain ».

Car ce jour-là est un grand jour, c'est une annonciation : le moine fait part à l'humaniste de la décision du roi François I^{er} de fonder un séminaire de savants — le futur Collège de France — et d'en confier la direction à Érasme, que Budé sera chargé de pressentir². Prise sur le vif ou plutôt reconstituée à partir de quelques lignes de la correspondance de Budé, la scène sortie d'un livre se déroule sur fond de livres, « naguère à la marque du lion et du léopard, maintenant à la marque des deux lions, entre un Olivier Maillard et un Gringore ». La librairie de ce début du XVI^e siècle a des verdeurs d'enfance. Rien de pédant ou de protocolaire dans ce dialogue entre deux des plus grands esprits du temps, un temps où le plus haut savoir fait bon ménage avec ce que nous serions enclins à considérer comme de la littérature populaire, les sermons familiers et pleins de *realia* du cordelier Olivier Maillard et les mystères du grand Pierre Gringore, que Hugo a mis en scène, sous quels habits, dans son roman historique de *Notre-Dame de Paris*.

Pourtant cette impression d'aurore est peut-être illusoire en cet avant-printemps 1517, au commencement du règne d'un roi jeune et victorieux, amateur des bons esprits et des belles dames, soucieux de joindre la gloire des lettres à celle des armes. L'état de grâce ne va pas durer. Le rêve était trop beau, le triomphe de l'humanisme invraisemblable à si bon compte. Érasme, on le sait, ne viendra pas. Redoutant peut-être les foucades du roi François, craignant d'autre part une faculté de théologie encore puissante, désireux aussi de faire monter les enchères et préférant en définitive la quiétude de Louvain à l'agitation de Paris, Érasme ajournera sa décision. Par l'entremise de Budé, l'invitation sera renouvelée en 1518, puis en 1524.

² Sur les circonstances et le sens de cette rencontre, voir M.-M. de La Garanderie, *Christianisme et lettres profanes. Essai sur l'humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé*, édition définitive, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 223-225 ; *id.* : « Émergence de la notion de lecteur royal. Préfigurations du nouvel enseignement », in M. Fumaroli, (éd.), *Les Origines du Collège de France (1500-1560)*, Paris, Collège de France-Klincksieck, 1998, p. 3-18. Il y eut entre Érasme et le milieu humaniste parisien d'autres intermédiaires comme Étienne Poncher, évêque de Paris.

Toujours en vain. « Les silences et les dédains ironiques d'Érasme mettront fin au rêve intermittent des Français d'annexer sa personne à la France³. »

En vérité, la nostalgie d'un âge d'or perdu est surtout celle du savant seizième siècle qui renchérit en un beau mouvement de lyrisme sur la lettre de Gargantua à Pantagruel : « La nuée des rassottés et des rassotteurs, des inutiles et des nuisibles, celle même de l'ignorance et des ténèbres, de l'envie et de la routine, semble chassée par la nouveauté de soleil levant où tout l'enthousiasme spirituel et sanguin de la Renaissance veut se définir⁴. » Belle allégorie qui rappelle, autant que le *Pantagruel* de 1532, le Mantegna du Louvre, *Minerve chassant les vices*, ou la fresque de la galerie François I^{er} à Fontainebleau par le Rosso. Armé du glaive et du livre, couronné de laurier, le roi François I^{er} pénètre dans le temple de Jupiter sur l'Olympe, laissant en arrière l'Erreur et sa troupe qui tâtonnent dans les ténèbres. Traditionnellement intitulée *L'Ignorance chassée*, cette allégorie complexe a longtemps été mise en relation avec les origines du Collège de France⁵.

Naguère encore, le credo hésuchiste sous-jacent à ce récit exemplaire aurait fait sourire. Les gens de ma génération, ingrate comme toute jeunesse, ont été prompts à le juger désuet. Mais il pourrait bien redevenir aujourd'hui d'une actualité criante, alors que par la volonté d'un ministre têtue l'avenir des humanités en France est mortellement menacé. L'important toutefois, et sur lequel j'insisterai, est cette capacité qu'offre l'enquête érudite de communiquer magiquement avec le passé. Tout comme la fiction littéraire, qui forge et recrée, mais par des voies plus humbles et plus sûres, l'érudition permet d'accéder à une présence perdue. Quand le plus long détour du labeur de cabinet et de la compulsions d'archives rend ces retrouvailles mêmes improbables, voire désespérées, le miracle se produit, l'individualité est là qui revit, l'espace d'une apparition fugitive. Des fragments de vie nous parviennent alors, vieux de quatre à cinq siècles, et se lèvent du papier racorni et de la poussière. Mieux que d'une exhumation, il s'agit d'une authentique résurrection, avec la part de mystère que l'événement recèle et d'incrédulité surprise qui doit l'accueillir.

³ M.-M. de La Garanderie, *Christianisme et lettres profanes...*, op. cit., p. 225.

⁴ V. L. Saulnier, préface citée, p. IX-X. Cf. rééd., p. 83.

⁵ À tort, selon A.-M. Lecoq, « La fondation du Collège royal et *L'Ignorance chassée* de Fontainebleau », in *Les Origines du Collège de France*, op. cit., p. 185-206. Cf. F. Joukovsky, « La symbolique de l'immortalité : la galerie François I^{er} et la sculpture funéraire antique », *Studi francesi*, 1987, p. 5-19, et notamment p. 11, sur la fresque VII Sud ; *id.*, « L'empire et les barbares dans la galerie François I^{er} », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 50, 1988, p. 7-28, en particulier p. 24-25.

Tout cela sans doute ne suffit pas à recréer un tableau entier, ni à brosser une large fresque, sauf malhonnêteté de la part du savant qui confond alors histoire et poésie, ces sœurs ennemies. Le résultat, inévitablement, reste fragmentaire, la reconstitution limitée, et c'est ainsi que j'expliquerai volontiers le caractère de notes de lecture des derniers travaux, qui ne furent pas des moindres, du professeur Saulnier. Une parenthèse de cette préface de 1962, belle non seulement par l'invention et le style, mais aussi et d'abord par la gravité de la réflexion historique, révèle la profondeur de l'enjeu : « Dans l'histoire de l'humanisme, volontiers plus abstraite, peu de scènes vivantes que nous puissions ainsi reconstituer⁶. » Le regret est à la mesure de l'attente. Mais l'humilité de l'érudit tempère aussitôt l'enthousiasme qui pourrait naître de cette chance rare qu'offre l'archive d'ouvrir dans le mur du passé une fissure lumineuse, et parfois une brèche, une fenêtre ouverte à deux battants sur un début d'après-midi ensoleillé au quartier Latin, par temps de neige peut-être — mais c'est là une fiction de mon cru et que ne s'est pas permise l'auteur du *Dessein de Rabelais*.

L'étude des lettres et correspondances qui nous retient ici permet de multiplier ces chances de rencontre, ces occasions de retrouvailles avec ces hommes et ces femmes qui nous sont devenus familiers à force de veilles et dont nous connaissons tout ce que l'on en peut connaître. Encore manque-t-il à cette connaissance érudite la surprise du vis-à-vis inopiné, l'heureux hasard de la rencontre au détour d'une rue, au coin — au bon coin — d'une échoppe de libraire, où le savoir et la vie s'échangent au point de ne former plus qu'une seule trame.

Douze ans après la préface du *Pantagruel*, le miracle se renouvelait dans les *Recherches sur la correspondance de Marguerite de Navarre* qui auront occupé les dix dernières années de la vie du grand érudit. Labeur austère et décourageant en apparence que ces compléments minutieux au *Répertoire* de Pierre Jourda publié en 1930. Mais en même temps exercice fécond et propice aux rencontres fortuites par-delà l'écran des siècles, jamais plus tenu ni plus transparent que lorsqu'il s'agit de lettres échangées au jour le jour et faisant alterner grande et petite histoire, bonheurs légers et tristesse insondable, élans de la foi et tourments de l'âme, et sans transition, menus tracas des solliciteurs ou adversaires.

V. L. Saulnier le notait en préambule de son article de la *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance* en 1972 : « Plus d'une fois, et c'est peut-être le meilleur, ces correspondances nous permettent, non seulement de pointer une présence, une date, un lieu, une relation, une intervention, une curiosité, un moment abstrait ou concret d'existence, mais bien de reconstituer

⁶ V. L. Saulnier, préface citée, p. I. Cf. rééd., p. 78.

toute une scène prise sur le vif⁷. » À preuve la scène chez le libraire Jean Petit, ou encore, assurément plus enlevée et plus piquante, celle de ces « deux gentilshommes obligés de forcer la porte de M^{me} de Mareuil, pour récupérer le jeune Nicolas d'Anjou clandestinement menacé de mariage⁸ ». On pourrait encore évoquer ce trait de Marguerite à Guillaume de Clèves, lui reprochant de se mêler d'un achat de tapisseries auquel, comme tous les hommes, il n'entend rien : c'est à elle-même et à sa fille de s'occuper d'aménagement et d'« avoir soing du dedans de vostres et siennes maisons », comme à lui « de les fortifier et maintenir du dehors⁹ ».

Une fois de plus, et comme dans la préface au *Pantagruel*, on sent percer chez le critique la tentation de la littérature, l'imminence de l'invention poétique. Mais la transgression n'aura pas lieu, la frontière n'est pas franchie. La suite se garde bien de « reconstituer », laissant au lecteur le soin de faire œuvre d'imagination, dans une stricte division des tâches. On n'aura donc, cueillis au fil des lettres de Marguerite, que l'écho de voix furtives, l'éclat fugitif de présences aussitôt disparues.

Le jeu en vaut pourtant la chandelle. Quel autre type de documents pourrait bien ravir à l'oubli ces instants de vie, aux ténèbres ces brefs éclats de lumière ? Qu'est-ce qui, mieux qu'une correspondance, est capable de saisir et de rendre, de capturer et de révéler ces instantanés venus de la nuit des temps ? L'érudit le constate : « Les "Mémoires" de l'époque, fussent les plus primesautiers, les plus épanchés ou les plus nerveux, n'ont pas su mieux faire. » La correspondance nous restitue la conversation, instant par instant, « comme réplique à réplique ». Et avec cela les gestes, les habits, le décor, le luxe et la misère, les travaux et les jours, les grands et les petits événements dont est tramée une époque, dont est tissée une existence.

« Mais surtout, concluait V. L. Saulnier dans son préambule de 1972, nous importe la variété d'expérience de Marguerite. Sa vie était faite, comme il convient, de très grandes et de petites choses à la fois. Mais elle était toujours là. Et le plus petit miroir peut mirer un visage entier¹⁰. » Voir le XVI^e siècle dans le miroir des lettres et correspondances, ce n'est nullement le regarder par le petit bout de la lorgnette, encore moins le scruter par un trou de serrure, pratique infâme que Rabelais dénonçait à juste titre. C'est pénétrer jusqu'en son cœur par le moyen le plus sûr et le moins illicite (sauf, peut-être, quand il s'agit de correspondances codées,

⁷ V. L. Saulnier, « Recherches sur la correspondance de Marguerite de Navarre », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 34, 1972 (« Bibliographie » n° 116), p. 283.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 318.

¹⁰ *Ibid.*, p. 284.

dont il faut au préalable violer le secret). C'est nous faire moins voyeurs que complices, amis plutôt que détectives.

Epistola est sermo absentium per litteras : « la lettre est une conversation au moyen de mots écrits entre personnes séparées les unes des autres », notait Vivès dans le *De conscribendis epistolis*¹¹. Le paradoxe est que cette conversation entre absents porte jusqu'à nous l'écheveau de voix familières et immédiatement reconnaissables, quoique jamais entendues. Dans les grandes choses comme dans les petites, « Marguerite était toujours là », note V. L. Saulnier. Par les lettres d'elle qui nous ont été conservées, elle est toujours là, *hic et nunc*.

Ainsi du premier président de la société du XVI^e siècle, qui est aussi la figure éponyme de notre centre. Ainsi donc du professeur Saulnier, vingt ans après sa disparition brutale. Il était — il est toujours là. Avoir consacré aux correspondances le colloque du vingtième anniversaire relève sans doute au départ d'un simple hasard. Mais ce hasard, aujourd'hui, fait signe. Non seulement parce que V. L. Saulnier consacra ses derniers efforts de chercheur à l'une des plus belles correspondances du XVI^e siècle français, celle de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, mais aussi et surtout parce qu'il y a découvert le mystère d'une présence prolongée par-delà la mort.

¹¹ J.-L. Vivès, *De conscribendis epistolis*, éd. Ch. Fantazzi, Leyde, E. J. Brill, 1989, p. 22. Cité et commenté par J. Lebel, *Augerius Gisenius Busbecquius. Une conscience littéraire en action*, thèse, université Charles-de-Gaulle, Lille-III, 1998, p. 95.